

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Départ. du Bas-Rhin

Schweighaeuser, Jean Geoffroy

Mulhouse, 1828

Girbaden

[urn:nbn:de:bsz:31-341685](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341685)

GIRBADEN.

Au nord-ouest du Klingenthal, une montagne isolée, d'où la vue plane au loin sur la partie septentrionale de l'enceinte de Sainte-Odile, est couronnée par une fortification antique, appelée *Heidenschloss* (château payen), comme ce sommet lui-même porte le nom de *Heidenkopf* (tête des payens). C'est une enceinte circulaire d'environ 60 pas de diamètre : elle est très-délabrée aujourd'hui ; mais les parties le mieux conservées font voir qu'elle était construite avec soin et dans le genre du monument dont il vient d'être parlé. Elle est environnée d'un fossé, qui est double aux endroits où la pente est moins escarpée et dans lequel on observe les traces d'un puits.

Un chemin, passant sur le col de cette montagne, conduit au village de Grendelbruch, remarquable par sa position élevée et par l'aisance de ses habitans. A une demi-lieue à l'est de ce village, une montagne conique, située sur le bord méridional de la Magel, est entourée d'une triple enceinte, mais d'une construction plus grossière que celle des précédentes. Les habitans des environs l'appellent, on ne sait pourquoi, le *Purpurschloss* (château de pourpre). Le bas de la montagne est ceint par un entassement de pierres d'une vingtaine de pieds de hauteur ; le milieu est environné par un autre cercle de rochers, peu élevé et fort dégradé, et l'on voit au haut les restes d'une construction elliptique, aujourd'hui recouverte de terre et surmontée par de gros arbres. Le tout paraît être, soit un retranchement établi par la population indigène, soit un lieu consacré au culte druidique ou germanique.

C'est à peu près vis-à-vis de cette hauteur et sur une montagne dominant d'un côté la vallée de la Magel et de l'autre celle de la Bruche, qu'est situé le château de Girbaden (on prononce Guirbaden). Ses vastes ruines présentaient, il n'y a pas long-temps encore, plus de traces d'une belle architecture qu'aucun autre de nos monumens du même genre ; mais il a éprouvé les dégradations les plus fâcheuses, tant par des enlèvemens de pierres que par des fouilles entreprises dans le vain espoir de trouver des trésors.

Notre planche 15.^e représente l'entrée, le mur d'enceinte et les constructions imposantes du château, qui subsistent encore du côté de l'est ; celles-ci sont assises sur des rochers formidables, dont les intervalles sont joints par des voûtes. Une pointe horizontale de ces rochers dépasse de plus de douze pieds les couches qui lui servent de base. Un peu plus à l'ouest il existe encore une partie des murs d'une salle tellement considérable et autrefois si élégamment ornée, qu'on la prenait pour une église, et qu'elle semble avoir donné lieu à la tradition populaire d'après laquelle ce château aurait été un établissement des Templiers. Malheureusement un portail, orné de bas-reliefs fort remarquables, et toute une rangée de fenêtres à plein cintre, garnies chacune d'un grand nombre de petites colonnes engagées, et sur les chapiteaux desquelles on voyait d'autres

sculptures fort gracieuses, ont successivement disparu. Derrière l'enceinte très-étendue qui entoure tous ces édifices, il y en a une autre, encore plus grande, sur le devant de laquelle est une chapelle dédiée à S. Valentin : les habitans des villages voisins l'ont en grande vénération, et appellent souvent le château lui-même *das Veltenschloss* (le château de S. Valentin). Au fond et dans les murs de cette seconde enceinte il y a encore plusieurs tours; du reste elle est vide et le terrain qu'elle renferme est cultivé. Sur la crête qui de là se dirige vers Grendelbruch et en avant du château, sur la pente au bas de laquelle sont situés le hameau de Laubenhain et le village de Mollkirch, on remarque des restes délabrés de murs plus anciens, et toute cette hauteur paraît avoir été environnée de fortifications, construites soit par les habitans avant ou pendant la domination des Romains, soit par les Romains eux-mêmes.

Specklin cite les murs de Girbaden parmi les fortifications qu'il croit avoir été élevées par les Romains contre les *Alemanni*, ou plutôt contre les Germains en général, car il en rapporte la construction au règne de Tibère. Il prétend qu'on voit des restes de ces fortifications en plus de trente endroits des Vosges; il n'en indique cependant que cinq ou six, et en ajoutant que les murs anciens de Girbaden étaient garnis de cinq tours tellement fortes qu'on ne saurait les rompre, il paraît n'avoir pas assez distingué les constructions d'un temps antérieur de celles du moyen âge. Car, tandis que les dernières présentent réellement cet aspect de solidité, les premières sont toutes très-délabrées, et les traces de deux tours vraiment antiques, que j'ai cru remarquer non loin de la ferme située en avant du château de Girbaden, s'élèvent à peine au-dessus de terre. Il est difficile de croire que ces deux tours, et trois autres dont il ne reste plus aucun vestige, auraient été si bien conservées il n'y a guères plus de deux siècles. De plus, Specklin donne à ces murs antiques près de douze pieds d'épaisseur, et c'est aussi l'un des caractères propres à plusieurs châteaux du moyen âge, tandis que nos murs d'une époque antérieure dépassent bien rarement la moitié de cette dimension. La confusion est portée à son comble lorsque, déçu par une inscription mal comprise, cet auteur signale le château féodal de Wasenbourg comme une fortification romaine, conservée dans toute son intégrité. C'est cependant par des indications faites pour inspirer tant de défiance, jointes à une inspection superficielle du mur du Tännichel près Ribeauvillé et à un renseignement tout-à-fait erroné, d'après lequel des traces de murs de ce genre se prolongeraient de là vers les montagnes de Sainte-Odile; c'est enfin par l'opinion, tout aussi mal fondée, que les murs de l'enceinte par laquelle ces dernières sont environnées, n'étaient destinés qu'à unir entre elles des stations romaines bien plus petites, que Schœpflin a été conduit à renchérir sur Specklin, en disant que les fortifications éparses dont parle cet auteur, étaient liées par un mur contigu. La carte de l'Alsace romaine jointe à l'*Alsatia illustrata*, représente ce mur s'élevant du fond des vallées au niveau de la cime des plus hautes montagnes, et Grandidier en a donné, dans son Histoire d'Alsace, une description détaillée,

d'après laquelle cette ligne de fortifications descendrait dans les fonds les plus sauvages et monterait aux pointes les plus escarpées, sans autre interruption que celle des rochers inaccessibles. Le savant abbé a combiné à cet effet l'hypothèse de Schœpflin et les données de Specklin, ainsi que la découverte faite par Silbermann de quelques fortifications antiques, inconnues à ces auteurs, en y joignant ce qu'on savait d'ailleurs sur les établissemens des Romains le long de nos montagnes; mais du reste son imagination a fait tous les frais de ce brillant roman. Dans cette description ce mur imaginaire forme des sinuosités bien difficiles à admettre, et, au lieu de suivre la chaîne des Vosges, il la coupe pour se rendre dans le pays de Dabo : il ferait les détours les plus absurdes, si on voulait le diriger par tous les points où l'on a cru en trouver des restes. En réalité il n'existe dans toute la partie des Vosges comprise dans le département du Bas-Rhin, qu'environ une douzaine de fortifications réellement antiques, et toutes sont situées sur des hauteurs. Nous venons d'en signaler quatre entre l'enceinte de Sainte-Odile et la vallée de la Bruche; on peut en compter quatre ou cinq entre cette vallée et Saverne; les autres sont à de grandes distances de celles-ci, et nulle part on ne voit s'y rattacher des traces de murs descendant dans les vallées pour les lier entre elles. Les murs de Girbaden sont d'ailleurs à peu près les seuls de ce genre dont on ne puisse pas dire avec certitude qu'ils formaient une enceinte déterminée; mais ce n'est vraisemblablement que parce qu'il en a disparu une grande partie : toutefois on ne les voit descendre vers Laubenhain qu'environ à mi-côte, et du côté opposé ils finissent brusquement sur la hauteur auprès de la ferme dont il a été parlé.

Specklin ajoute qu'il y avait dans ces murs beaucoup d'inscriptions romaines qui, de son temps, étaient illisibles ou qui avaient été transportées dans d'autres contrées; il dit aussi, dans un passage de son manuscrit autographe, fort mal copié par Silbermann, qu'il existait en ce lieu un grand temple payen, dans les ruines duquel on voyait une chapelle renfermant un monument antique. Mais je crains que ces assertions ne soient point exemptes de mal-entendu : aujourd'hui du moins l'on ne retrouve rien de semblable, et la chapelle, qui est isolée dans l'enceinte de derrière, ne présente rien de remarquable. Un bas-relief, trouvé en terre non loin de ce château, m'a paru être du moyen âge, et quelques figures humaines, grossièrement taillées en fer plat, étaient vraisemblablement des *ex voto* de la même époque.

Du reste Specklin abonde dans le sens de la tradition qui attribue aux Templiers une grande part dans l'histoire de ce monument; mais les documens les plus positifs la contredisent. Ce lieu, déjà fortifié du temps des Romains, paraît avoir appartenu, ainsi que la montagne de Sainte-Odile, dès les temps les plus reculés à la famille d'Étichon. Il est certain du moins que le château était une ancienne propriété de la branche d'Égisheim-Dagsbourg, et cette circonstance, ainsi que les dixmes considérables que possédait dans ces environs l'abbaye d'Altorf, fondée en 966 par Hugues III, père de Hugues IV,

ont fait penser à Schœpflin et à Grandidier que c'est la montagne où est assis ce château que le pape Léon IX, fils de Hugues IV, désigne par le nom de Burgberg, dans une bulle où il dit que les dixmes données à cette abbaye par son grand-père, étaient autour de cette montagne. Or, en admettant cette supposition très-vraisemblable, il résulte des termes les plus clairs de cette bulle, que déjà Hugues III avait un château sur cette hauteur; il est même probable que la proximité de cette propriété et du pays de Dagsbourg donna lieu au mariage de son fils avec l'héritière de ce comté.

Le nom de Girbaden se trouve pour la première fois dans une bulle de Célestin III, qui, en 1192, confirma l'abbaye d'Altorf dans la possession de la chapelle située auprès de ce château. Nous avons parlé, à l'article de Bernstein, de l'extinction de la famille d'Égisheim-Dagsbourg et des contestations qui s'en sont suivies. Déjà aussi nous avons remarqué que, d'après une charte donnée en 1226 par Henri VII, roi des Romains, gouvernant pour son père l'empereur Frédéric II, un château récemment construit à Girbaden se trouvait pendant ces contestations entre les mains de cet empereur. Henri promet, sous le consentement présumé de son père, que ce château sera remis avant la fin de l'année à l'évêque de Strasbourg, et le désigne par ces mots : *Castrum novum ante Girbaden noviter constructum* (un château neuf, récemment construit devant Girbaden). La position du château en avant de la chapelle à laquelle le nom de Girbaden paraît avoir été donné le plus anciennement, explique la singularité de cette expression; en même temps la nature de la cession promise, et l'état des choses à l'époque où fut donnée cette charte, font penser que c'est par l'empereur lui-même que venait d'être bâti ce château : c'est ainsi que s'explique le plus naturellement la magnificence de cet édifice, tandis qu'on ne voit en aucune manière l'ordre des Templiers, qui était alors au fort de sa puissance, intervenir dans les contestations élevées au sujet de ce changement de propriété, sur lequel nous possédons un grand nombre de documens.

Après s'être arrangé définitivement avec l'empereur en 1236 et avec le comte de Linange en 1239 (arrangement dans lequel l'empereur cède le château, tandis que le comte, qui s'était porté héritier des Égisheim-Dagsbourg, renonce à une fortification à Girbaden), l'évêque jouit en paix de cette propriété. Dès l'an 1240 il fit avec un chevalier du nom de Baldeburnen (Balbronn) et ses deux fils, une transaction par laquelle ils s'engagèrent, en reconnaissance d'un autre fief de 45 arpens de terres, à résider personnellement dans ce château : dans la suite cette résidence devint commune à plusieurs vassaux de l'évêque. Vers le même temps, et pour la première fois en 1262, nous trouvons de fréquentes mentions d'une famille portant le nom de Girbaden, mais sans qu'on sache par quels liens elle tenait à ce château; peut-être l'avait-elle tenu en fief pendant qu'il était entre les mains de l'empereur. Cette famille ne s'éteignit qu'au 15.^e siècle, et ce n'est que par ignorance de tous ces faits que Specklin a pu dire qu'à son extinction le château passa aux Templiers, dont l'ordre fut supprimé dès le

commencement du 14.^e Il existe dans les archives de la ville de Strasbourg une charte de l'an 1395, par laquelle l'évêque cède le domaine de Girbaden à cette ville; mais il paraît que cet acte n'eut point de suite, car, selon Schœpflin, le château avec ses dépendances fut engagé la même année par l'évêque Guillaume II aux Hohenstein; trois ans plus tard ils refusèrent d'accepter le remboursement de cet engagement et il s'ensuivit de longues contestations, après lesquelles on trouve la même famille en possession de ce château, conjointement avec celles de Landsberg et des Rathsamhausen de la Roche. En 1477 Gérothée de Rathsamhausen, dont nous avons parlé à l'occasion du château de la Roche, obtint la totalité de ce fief et le transmit à ses descendans, qui en jouirent jusqu'à leur extinction, vers la fin du 17.^e siècle. Il fut alors promis et ensuite effectivement donné par le roi de France à M. de Chamlay, maréchal-des-logis de ses armées; celui-ci étant mort sans enfans, le premier cardinal de Rohan qui fut évêque de Strasbourg, donna ce château en fief à sa propre famille, qui l'a possédé jusqu'à la révolution. Il vient d'être acheté par M. le comte de Choiseul, Secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin.

D'anciens papiers de famille nous ont conservé toute l'histoire d'un bailli des Rathsamhausen qui habitait Girbaden vers la fin du 16.^e siècle; ils entrent aussi dans de grands détails sur la réception joyeuse qu'on faisait à ceux qui venaient visiter pour la première fois le château: on leur présentait pendant le repas une grande cruche ayant la forme d'un hibou, et pendant qu'ils la vidaient, on leur mettait sur la tête un chapeau de feutre d'une élégance particulière, qu'il ne leur était permis d'ôter devant personne. Selon la topographie d'Ichtersheim, cette forteresse fut détruite dans la guerre de trente ans; on ne peut en conséquence accueillir qu'avec défiance une tradition existant à Dorlisheim, d'après laquelle Girbaden n'aurait été brûlé qu'à la fin du 17.^e siècle par des soldats lorrains déguisés en paysans et introduits par un valet infidèle du bailli. J'ignore si l'on peut accorder plus de foi à une autre tradition recueillie par Silbermann: d'après celle-ci un pâtre aurait trouvé dans ce château beaucoup de vaisselle qu'il aurait vendue à Rosheim pour de l'étain et qui aurait été ensuite reconnue être d'argent. Ce qui est plus sûr c'est que les bruits imprudemment répandus sur des trésors existant en ce lieu, ont beaucoup contribué à la dégradation de ce magnifique monument.

ÉGLISE ANCIENNE DE ROSHEIM.

Au nord de l'entrée du Klingenthal, et vis-à-vis des pittoresques châteaux de Rathsamhausen, la pente adoucie d'un coteau planté de vignes présente un groupe de bâtimens élégans, au milieu desquels on aperçoit les débris d'une ancienne et belle église, dont la plus grande partie a été démolie de nos jours. C'est la collégiale de S. Léonard: les religieux d'un couvent de bénédictins,